POESIE

CONTE

LE PAYSAN AMBITIEUX

Dans une riante campagne
Qu'une rivière avoisinait,
Sur le penchant d'une montagne
Qu'un joli bois environnait,
On voyait s'élever maisonnette charmante,
Recevant du soleil la chaleur bienfaisante,
Et dont un grand clos dépendait.
Cette maison, Thomas la possédait.
Là, sans effort et presque sans culture,
Un terrain nourricier, aimé de la nature,
Au villageois donnait de quoi faire son pain,
Des légumes, des fruits ; aux treilles du jardin
Pendait un excellent raisin,
Dont le jus le faisait chanter sous la feuillée,
Et, dans l'hiver, animait la veillée
En mettant tout le monde en train,
Pour lui tenir fidèle compagnie,
Il possédait ménagère jolie,
Des marmots qui le cajolaient
Et, presque tous, lui ressemblaient
Que fallait-il de plus pour passer douce vie ?
Thomas, pourtant, ne se croit pas heureux ;
Il est triste, rêveur, ne peut tenir en place ;
Il paraît mécontent, au ciel lève les yeux.
De son bonheur tranquille, il s'ennuie, il se lasse.
Le pauvre homme est ambitieux ;
Il voudrait habiter la ville,
Faire fortune, avoir une maison,
Des valets, des chevaux, un carrosse, un grand ton !..
Tout cela lui semble facile :
Son gros cousin, ancien barbier,
D'un grand seigneur est devenu cuisinier !
Et, depuis qu'un jour au village,
Son cousin a porté ses pas,
Son nez rouge, son ventre, et son large visage,
Ont troublé l'esprit de Thomas.
Les yeux de ses enfants ont cessé de lui plaire,
Il néglige sa ménagère ;
Le plaisir a fui de son toit.
En vain le pasteur de l'endroit.
Qui de son mal connaît la cause,
Cherche à le ramener à d'autres sentiments
En lui disant : " D'où naissent vos tourments !
" Vous manque-t-il donc quelque chose
" De nécessaire à la félicité ?
" Vous êtes laboureur ; cet état honorable
" Vous attire l'estime et vous rend respectable ;
" Votre femme aux attraits joint aussi la bonté,
" Vos enfants sont charmants, chacun d'eux vous adore
" Voyons que vous faut-il encore ?
" Des richesses ?.. Mais non, ce terrain vous suffit :
" Vous avez même de l'aisance,
" Et vous pouvez, grâce à son produit,
" Aider, secourir l'indigence ;
" Ah ! mon pauvre Thomas, que voulez-vous de mieux
" Trouveriez-vous en d'autres lieux
" L'heureuse paix de ce séjour champêtre ?
" Ici, vous êtes né, bornez votre désir
" A ne plus le quitter : il est doux de mourir
" Sous le toit qui nous a vus naître."

Mais ces discours sont superflus :
Depuis longtemps Thomas n'écoute plus
Du pasteur le touchant langage ;
Chaque soir, c'est sous le feuillage
D'un vieux chêne de son jardin
Qu'il va rêver à sa folie,
Et qu'il cherche par quel chemin
Il satisfera son envie,
Et pourra changer son destin.
Un jour, que, selon sa coutume,
Dans ses rêves brillants Thomas est enfoncé,
Suivant l'ambition qui toujours le consume,
Vers la ville, d'un pas pressé,
Le voilà qu'il se rend. Il y connaît du monde ;
Sa bourse est bien garnie, il avait amassé
Quelques écus ; si le sort le seconde,
Cet argent étant bien placé,
Va lui rapporter gros. De joie il perd la tête,
Il va donc devenir un monsieur, s'enrichir !
A la ville, en effet, ses amis lui font fête,
Et promettent de le servir.
Dans l'ivresse, Thomas oublie
Sa femme, ses jeunes enfants
Et sa maisonnette et ses champs,
Il fait de grands projets. Chacun lui certifie
Qu'il peut aller à tout par sa capacité
Déjà bouffi de vanité,
Le villageois se croit capable
Jusqu'aux premiers emplois de parvenir,
Le pauvre sot ! mais est-il plus blâmable
Que tant de gens qui brûlent du désir
D'avoir un poste, éminent, honorable,
Sans s'être demandé s'ils pourront le remplir ?

En espérance ainsi le temps se passe ;
Mais Thomas voit la fin de ses écus.
La scène alors change de face :
On semble l'éviter, on ne lui répond plus,
Ou bien on rit de son langage,
De ses prétentions ; chacun le montre aux doigts,
On se moque du villageois
Qui veut être un grand personnage.
Thomas, honteux, cherche à se retrouver,
Il se perd encore plus ; il joue, il fait des dettes ?
On va le faire emprisonner....
Il fuit sans réparer les pertes qu'il a faites ;
Il quitte ce Paris qu'il maudit dans son cœur !
Y laissant son repos, sa fortune et l'honneur.
Pâle, défait, il revint au village ;
Déjà de sa maison ses yeux cherchent le toit....
Il espère y trouver le calme après l'orage !
Il s'avance.... grand Dieu ! c'était dans cet endroit....
Du feu le terrible ravage
A détruit sa demeure et dévasté ses champs !
Thomas court, éperdu.... sa femme.... ses enfants....
Que sont-ils devenus !.... Il tremble.... il craint d'apprendre
Quelque nouveau malheur, Dieu ! Que vient-il d'entendre !

Sa femme est morte de chagrin.
Et ses enfants dans la misère
Demandent maintenant leur pain
Près des débris de sa chaumière,
C'est là que leurs voix chaque jour,
Au ciel adressent leur prière ;
Ils implorent Dieu pour leur père,
Et lui demandent son retour.

Qui pourrait supposer une douleur pareille ?....
Thomas jette un grand cri.... Tous ses sens ont frémi...
Sa femme, ses enfants, sont assis sous la treille,
A ses côtés.... il les voit.... il s'éveille....
Dans son jardin il s'était endormi,
Et, sans quitter le pied de son vieux chêne,
Il avait fait son voyage à Paris :
Se pourrait-il.... ô mes amis !....
Dit Thomas, qui respire à peine ;
C'était un songe.... Ah ! qu'il était affreux !....
De vous revoir que je me trouve heureux !
Près de vous désormais je veux passer ma vie.
Ah ! plus d'ambition, plus de sotte manie !
Ce songe m'a guéri... mon cœur est soulagé !....

Heureux qui de sa folie
Par un rêve est corrigé !

NAPOLÉON SUR L'ILE SAINTE-HÉLÈNE

Six mois se sont à peine écoulés, depuis que Napoléon, victime de la perfidie de l'Angleterre, expie sur l'île Sainte-Hélène le crime d'avoir élevé trop haut la puissance et la gloire de la France. Ce héros jadis si redoutable, maintenant traîne les lourdes chaînes de la captivité, sur un rocher sauvage, entouré des bayonnettes anglaises, et de l'immense Atlantique.

Napoléon erre sur les bords de l'océan, au milieu de rochers arides et d'un sol languissant. Triste et pensif, il marche, marche longtemps, promenant en tous lieux sa douleur et ses regrets. Le soleil se couchait lentement à l'horizon, et ses derniers rayons jetaient une lueur sanglante sur le firmament. De noirs nuages sortant de l'onde amère montaient à l'Orient, et s'étendaient comme un voile funèbre audessus des vagues plaintives ; les ombres de la nuit enveloppaient les forêts lointaines, et se répandaient peu à peu sur la plage déserte et sur le vaste océan. Napoléon s'arrête sur un énorme rocher où se brisent sourdement les vagues furieuses. Là, son regard empreint d'une morne douleur parcourt l'horizon : de toutes parts se présentent l'immense solitude de la nature insensible, et une mer sans rivage ; sous lui, est le roc froid et humide, dans l'air, les cris rauques et lugubres des oiseaux nocturnes, et le bruit des flots roulant de loin leurs continuels mugissements ; audessus de sa tête, le ciel chargé de sombres nuages et de foudres menaçantes. La bise du soir souffle sur la figure pâlie du vaincu de Waterloo, et frissonne dans ses longs cheveux grisonnants. Napoléon a tout perdu : puissance, patrie, et liberté ; lui qui naguère trouvait l'Europe trop restreinte pour faire ses pas de géant ; lui qui promenait sa marche triomphante au milieu de la foudre et des éclairs, maintenant reste seul avec ses géoliers implacables, seul avec les rochers insensibles et l'océan sans bornes, seul avec son malheur. Alors accablé de son infortune, Napoléon s'appuie sur un rocher, et sa douleur s'exhale en paroles entrecoupées de sanglots :

" Que je suis malheureux !.... Je sens dans mon cœur comme un ver cruel qui le dévore. Les affronts, les tourments me suivent pas à pas, le boulet de l'esclavage m'attache sur ce roc, c'est en vain que mes pieds frémissants secouent leurs chaînes, il me faudra mourir ici, au milieu de mes bourreaux.... Oh ! qu'elle est lente, mon agonie ! Encore si je pouvais finir tranquillement ma vie, mais le cruel anglais se repaît de mes souffrances, et ses sarcasmes retournent sans cesse dans mon cœur le glaive qui le déchire. Il redoute ma mort, le féroce, car sa joie n'aurait plus d'aliment. Ah ! je reconnais bien à ce trait les perfides enfants de la fière Angleterre.... O infâme Albion, accablé de défaites sanglantes, je me confiais à toi comme à une ennemie généreuse ; poursuivi par un destin impitoyable, je te suppliais de me laisser vivre en paix à l'ombre de ton drapeau ; malheureux, sans espérance, je demandais à tes rivages un peu de consolation, un réduit obscur pour cacher mon désespoir ; mais tu m'as repoussé avec mépris, ton drapeau n'a protégé que ta perfidie, ta générosité m'a forgé des chaînes. Ta haine implacable ne fut pas encore rasassiée, tu m'as traîné dans un lieu sauvage, au fond de l'Océan pour me torturer avec plus de cruauté. Ah ! tu dois rire d'un rire féroce en contemplant ton œuvre exécrable. Tu triomphes aujourd'hui, mais demain peut-être tu gémiras ; la France me vengera. Tu tendras en vain tes mains suppliantes vers les nations tes alliées d'autrefois ; l'Europe restera sourde à ta voix, l'Europe laissera s'accomplir le juste et terrible châtiment de ton crime infâme. Ah ! que ne puis-je alors, à la tête de mes intrépides guerriers, me jeter sur ton sol perfide. Avec quelle ardeur je promènerais la dévastation et l'épouvante au seinde tessuperbes cités et de tes campagnes fleuries ! Avec quelle satisfaction, je roulerais dans le sang de tes enfants ton drapeau orgueilleux ! Avec quelle joie, je t'effacerais pour toujours du rang des nations ! "

Napoléon, l'œil en feu, s'était redressé. Tout son être frémit, son cœur bondit dans sa poitrine, sa tête se rejette fièrement en arrière, son génie des combats reparaît tout entier.

Les flots grondent au loin. Les vagues mugissantes soulevées par la tempête se précipitent sur les rochers aigus où elles se déchirent avec fracas ; les nuées tumultueuses semblent s'entrechoquer dans les airs ; les éclairs tracent en tous sens de longs sillons de feu ; le tonnerre fait retentir sa voix formidable, et ses roulements continus ébranlent les cieux. L'âme belliqueuse du grand conquérant frémit et tressaille d'allégresse. Il croit entendre le mouvement d'une armée se ruant sur l'ennemi, le choc des combattants, la fureur des soldats, l'éclat de la fusillade, les plaintes des mourants, le grondement du canon. Alors ses heures de puissance et de gloire reparaissent à ses yeux, et le souvenir de ses immortelles victoires un instant laisse couler un peu de consolation dans le cœur du malheureux exilé.

" Que les temps sont changés ! Je fus heureux autrefois, lorsque volant de victoires en victoires j'épouvantais l'Europe au seul bruit de ma marche triomphante. M'avançant à la tête de la France, je brisai comme un verre fragile les ennemis innombrables de ma patrie Les champs de Lodi, d'Arcole, et de Rivoli baignés dans le sang de plus de cent mille autrichiens redisent encore au monde étonné combien mon premier coup d'épée fut terrib'e. Traversant ensuite les flots de la Méditerrannée, je réveillai au bruit éclatant de mes combats gigantesques quarante siècles passés ensevelis au sein des Pyramides. Plus tard, posant sur mon front la couronne impériale de Charlemagne, je marchai au devant de l'Europe jalouse. Une lutte effroyable s'engagea, et les plaines d'Austerlitz, d'Iéna, et de Moskowa retentirent de la chute de trois puissantes nations. Alors l'Europe me vit dans tout l'éclat de ma puissance, dans toute la grandeur de mon triomphe : debout sur le sol de la France, sur mon front brillaient les immortelles victoires de Marengo, d'Aboukir, du Mont-Thabor, de Wagram, et tant d'autres encore ; autour de moi venait se ranger ma vieille garde invincible ; derrière moi frémissaient de fierté et d'espérance trente millions de français généreux ; au moindre signe de ma tête, à une seule parole de ma bouche, l'Europe tremblante tombait à genoux devant moi,